

# COUP D'ŒIL SUR LES SORTIES

Semaines cinématographiques des 19 & 26 avril 2017

NOTRE CRITIQUE JEAN-JACQUES CORRIO  
VOUS CONSEILLE

LES FILMS À NE PAS RATER ...À VOIR SI VOUS AVEZ LE TEMPS ... OU À FUIR !

Sortie  
12/04

P'têt ben qu'oui, p'têt ben qu'non !

## JE DANSERAI SI JE VEUX

De Maysaloun Hamoud.

Avec Mouna Hawa, Sanna Jammilieh, Shaden Kanboura. Palestine/ Israël/ France. 2017. 1h42



Avant de s'introduire dans *Je danserai si je veux*, il est peut-être bon de rappeler deux faits : les Arabes israéliens représentent un peu plus de 20% de la population de l'état d'Israël, ce qui fait donc d'eux, à la fois, des Palestiniens et des Israéliens. Et tous ne sont pas musulmans : 7 % de cette population arabe israélienne est de confession chrétienne.

Ce premier long-métrage de la Palestinienne israélienne Maysaloun Hamoud propose une chronique sur la vie de trois jeunes femmes, trois Arabes israéliennes partageant un appartement à Tel Aviv.

Layla, une avocate, et Salma, à la fois DJ et barmaid, sont des "femmes libérées" ; du moins, le croient-elles. Nour, nouvelle venue dans la colocation, est, au contraire, une musulmane fervente. Elle porte le voile et est fiancée à Wissam, un traditionaliste qui refuse de serrer la main des femmes et voit d'un mauvais œil l'entêtement de sa future

épouse à poursuivre des études d'informatique (Pensez qu'elle envisage, une fois mariée, de contribuer financièrement aux dépenses du ménage au lieu de consacrer tout son temps à son mari, à ses enfants et à la religion !)

Chronique pleine d'intérêt ? C'est ce qu'on espérait ! Le résultat, malheureusement, n'est pas toujours à la hauteur de cette attente : (trop) longuement évoquée dans la première moitié du film, « l'émancipation » de Salma et Layla consiste principalement à se pochtronner régulièrement, à fumer comme des pompières, y compris quelques joints de temps en temps, et même à fricoter avec la coke lors des fêtes qu'elles fréquentent assidument. Le portrait est-il réaliste ? Majoritaire ? On ose espérer que non ! En tout cas, la réalisatrice filme cette prétendue "joie de vivre libre" avec beaucoup de complaisance, et une esthétique calquée sur les productions new-yorkaises ou certaines séries telles que *Sex*

*and the City*. Moins convenus, Nour et ses rapports avec son fiancé constituent donc l'intérêt majeur de cette première partie.

Heureusement, dans sa deuxième moitié, le film devient plus consistant !

On découvre ainsi que l'indépendance dont Layla et Salma semblaient si fières est loin d'être acquise et que, pour elles, le combat pour une véritable égalité sera encore très long et semé d'embûches. Layla, par exemple, a un petit ami, Ziad, qui ne supporte pas la voir fumer en public ! Salma, elle, n'ose pas avouer à ses parents, d'obédience chrétienne, sa préférence pour les femmes, se limitant à refuser les prétendants qu'ils n'arrêtent pas de lui proposer. Et Nour ? Aidée par Layla, elle va enfin comprendre que Wissam est un parfait Tartuffe...

*Je danserai si je veux* nous fait découvrir trois jeunes comédiennes dans leur premier rôle important, et elles s'en tirent très bien, surtout Shaden Kanboura (Nour), qui restitue avec beaucoup de justesse l'évolution de son personnage, et en fait l'élément plus intéressant du film. Et, dans le rôle de Ziad, on retrouve un comédien arabe israélien que des films comme *Jaffa*, *Une bouteille à la mer*, *Les hommes libres* ou encore *Le fils de l'autre*, nous ont rendus familier : Mahmud Shalaby.

Sortie  
19/04

J'ai plutôt bien aimé

11 MINUTES

de Jerzy Skolimowski.

Avec Richard Dormer, Paulina Chapko.

Pologne /Irlande, 2015. 1h21



Aujourd'hui âgé de 78 ans, le réalisateur, acteur et peintre Jerzy Skolimowski a d'abord été le chef du file du « Nouveau Cinéma » polonais avec des films tels que *Signe particulier : néant* (1964) et *Walkover* (1965) avant d'enregistrer ses plus grands succès internationaux en 1970 avec *Deep End*, puis en 1982 avec *Travail au noir*.

L'année 1991 a marqué un tournant dans son œuvre : convaincu d'avoir totalement raté son adaptation de *Ferdynand*, le roman-culte de son compatriote Witold Gombrowicz, il a décidé de faire une pause... qui a duré 17 ans ! Dix-sept ans qu'il a occupés en se consacrant surtout à la peinture et, accessoirement, en faisant l'acteur dans un certain nombre de films.

En 2008, il est revenu à la réalisation avec *Quatre nuits avec Anna*, suivi de *Essential Killing* en 2010.

Présenté à la Mostra de Venise 2015, *11 minutes* est donc le troisième film de sa nouvelle vie de réalisateur. C'est sans doute aussi le plus ambitieux.

Puzzle : c'est le premier mot qui vient à l'esprit lorsqu'on souhaite en parler. En effet, après un prologue particulièrement abscons (tourné avec un téléphone portable, une webcam et une caméra de surveillance !) dans lequel les images partent dans tous les sens, Jerzy

Skolimowski va entremêler onze histoires différentes se déroulant à Varsovie sur une période de onze minutes, de 17h à 17h11. Essayer de donner ne serait-ce qu'un vague aperçu de ce qui se déroule durant ces onze minutes serait totalement vain !

Disons que le réalisateur se plait à générer une ambiance de plus en plus anxiogène, laissant présager l'imminence d'une catastrophe, et qu'il parsème son film d'allégories et de symboles dont il n'est pas toujours évident de donner une interprétation pertinente.

Une certitude : *11 minutes* est un film qui vous en met plein les mirettes !

Cela en fait-il pour autant un film incontournable ? Important ? Ou bien prétentieux ? Est-ce qu'il vieillira bien ? Ou est-ce qu'avec le temps, ses laudateurs du jour se transformeront en contempteurs ? En fait, il est fort probable qu'une même personne se retrouve à donner un avis différent selon son humeur du moment ou sa forme physique. Donc, à vous de voir si vous êtes prêt à vous confronter à cet objet filmé pas très bien identifié !

Pour la critique complète [ici](#)



P'têt ben qu'oui, p'têt ben qu'non !

## APRÈS LA TEMPÊTE

De Hirokazu Kore-Eda.  
Avec Hiroshi Abe, Yoko Maki.  
Japon, 2017. 1h58



Tout au long de sa carrière, c'est le plus souvent en tant que peintre des familles japonaises que le réalisateur Hirokazu Kore-Eda a écumé les festivals et, tout particulièrement, celui de Cannes. C'est ainsi que ses trois derniers films ont été présents sur la Croisette : *Tel père, tel fils* y a obtenu le Prix du Jury en 2013, *Notre petite sœur* était en compétition en 2015 et *Après la tempête* faisait partie de la sélection Un Certain Regard en 2016.

Lorsqu'il a commencé à travailler sur le scénario de *Après la tempête*, les premiers mots que Hirokazu Kore-eda a écrit ont été : "Tout le monde ne peut pas devenir celui qu'il voulait être".

Ainsi est né le personnage de Ryota, un ancien espoir de la littérature travaillant désormais comme détective privé, soit disant pour "alimenter" un futur roman.

Accro au jeu, Ryota a raté sa vie sentimentale et familiale tout autant que sa vie professionnelle : le couple qu'il formait avec Kyoko a cessé d'exister et, lorsqu'il a la garde de son fils Shingo, âgé de 11 ans, il

ne pense qu'à lui tirer les vers du nez à propos du nouveau compagnon de son ex. Quant à sa mère, Yoshiko, elle nourrit un rêve secret : la réconciliation du couple brisé. Un espoir qui, peut-être, pourrait se concrétiser quand, un soir de typhon, Ryota, Kyoko et Shingo se retrouvent à devoir passer la nuit sous le même toit.

Le film a été tourné dans une cité HLM de Tokyo dans laquelle le réalisateur a vécu de 9 à 28 ans et dont il dit que, elle aussi, à l'instar de Ryota, "elle n'a pas pu devenir ce qu'elle voulait". Le titre original en japonais - littéralement *Plus profond que la mer* – renvoie à un air très populaire de la chanteuse Teresa Teng, célèbre pour ses nostalgiques évocations des amours malheureuses. Ce qui ramène encore plus à l'idée que peu de gens deviennent les adultes qu'ils rêvaient d'être.

Ce film inégal, dans lequel flotte un parfum d'amertume aurait gagné à être raccourci. On retiendra surtout son début et sa fin, ainsi que les scènes où apparaît Yoshiko, la mère de Ryota, ne serait-ce que pour ses réparties savoureuses, telle celle-ci : "*Quand on est vieux, il ne faut pas se faire de nouveaux amis, sinon on passe son temps dans les enterrements*".

Les amateurs de cinéma japonais reconnaîtront dans ce rôle la comédienne Kirin Kiki, déjà présente dans plusieurs films de Hirokazu Kore-eda et chez Naomi Kawaze. (C'est elle, qui interprétait le rôle principal dans le très beau et très délicat *Les délices de Tokyo*). Au près d'elle, on retrouve des comédiens ayant déjà tourné avec Hirokazu Kore-eda, tels Hiroshi Abe, qui joue Ryota, et Yoko Maki, interprète de Kyoko.

Sortie  
26/04

Je n'ai pas beaucoup aimé

**AUORE**

De Blandine Lenoir.

Avec Agnès Jaoui, Thibault de Montalembert,  
Pascale Arbillot. France, 2017. 1h29



Il y a un tas de bonnes raisons pour aller voir *Aurore* !

D'abord le thème : l'histoire d'une quinquagénaire qui vit seule, séparée de son mari, et ne supporte pas plus son état de femme ménopausée que les employeurs "relous", et dont la rencontre, tout à fait fortuite, avec son grand amour de jeunesse, va peut-être lui permettre d'entamer une nouvelle vie.

Ensuite, la réalisatrice : Blandine Lenoir. Non seulement elle avait plutôt bien réussi *Zouzou*, son film précédent, mais elle s'est choisie ici un scénariste aguerri, Jean-Luc Gaget, dont on avait apprécié le savoir-faire dans les films de la regrettée Solveig Anspach.

Et puis, il y a, bien sûr, la présence d'Agnès Jaoui dans le rôle d'Aurore.

Beaucoup de bonnes raisons, donc, mais ...

Si on pouvait regretter quelques scories dans *Zouzou*, on doit en subir beaucoup dans *Aurore* ! La réalisatrice et son scénariste ont commis l'erreur de ne pas choisir

leur camp, de ne jamais trancher entre un film franchement déjanté et une comédie romantique classique. Ce "non choix" nous vaut un trop grand nombre de scènes vraiment trop forcées au milieu de comportements pouvant être considérés comme « naturels ».

Comme on ne sait pas très bien dans quel registre on est, *Aurore* est une comédie dans laquelle on ne rit pratiquement jamais, le passage le plus captivant étant celui où l'on



entend l'ethno-anthropologue Françoise Héritier expliquer dans une interview qu'il n'y a pas si longtemps, l'existence d'une femme s'arrêtait net quand survenait la ménopause !

Pour ce qui est de la distribution, Agnès Jaoui fait tout son possible pour sauver le film, bien aidée par Thibault de Montalembert, l'interprète du rôle de Totoche, l'amour de jeunesse retrouvé par hasard. On n'en dira pas autant de Pascale Arbillot, de Samir Guesmi, de Marc Citti, de Philippe Rebbot, de Laure Calamy et de Nanou Garcia qu'on a connu meilleurs. Quant à l'interprète du patron d'Aurore, au début du film, impossible de trouver son nom. Mais c'est finalement préférable pour lui, tellement son jeu s'avère être d'une grande médiocrité !

Sortie  
26/04

Je n'ai pas beaucoup aimé

## LA COLÈRE D'UN HOMME PATIENT

de Raul Arevalo

Avec Antonio de la Torre, Luis Callejo, Ruth Diaz.  
Espagne, 2017. 1h32



*La colère d'un homme patient* est le premier film réalisé par le comédien Raúl Arévalo, qui jouait un des deux flics de *La isla mínima* et Ulloa dans *Les amants passagers*. Nommé dans 11 catégories, il a récolté quatre Goyas (les Césars espagnols) début février, dont celui du meilleur film. Cette abondance de distinctions n'est pas sans surprendre tellement ce film s'avère truffé de défauts plus ou moins rédhibitoires. Le moins important se situe au niveau de la forme : ainsi, pendant le premier quart d'heure, on ne comprend rien à ce qu'on voit à l'écran. Heureusement, petit à petit, on devine ce qui s'est passé huit ans plus tôt et aussi ce qui va advenir. La réalisation étant plutôt efficace, on peut malgré tout se laisser prendre à cette histoire de vengeance recuite. Par contre, là où le bât blesse vraiment, c'est sur le fond ! L'homme solitaire qui, des années après, cherche à se venger l'arme à la main, cela renvoie, au mieux, à Peckinpah, et au pire, aux films de Bronson qui, dans les années 70, faisaient l'apologie douteuse de la vengeance.